



Magazine culturel d'Akadem – Janvier 2019

Amos Oz (1939-2018)

"Avec sa disparition, le monde a rétréci"

Chronique d'Ariane Singer

Amos Oz était un écrivain au charisme rare. C'était d'abord un regard; ce regard bleu ciel et intense, qu'il portait sur le monde, et grâce auquel il décryptait d'innombrables détails sur la réalité d'Israël. Ce sens de l'observation, il racontait l'avoir acquis tout simplement en accompagnant ses parents au café, quand il était petit. Pour ne pas mourir d'ennui, il regardait tout autour de lui : les expressions des gens, le langage du corps, les vêtements, et même les chaussures des grandes personnes. « Surtout les chaussures, d'ailleurs », qui en disaient long sur leurs propriétaires. C'est ainsi qu'il était devenu écrivain, comme il le raconte si bien dans *Une Histoire d'amour et de ténèbres*, son autobiographie considérée comme son chef d'oeuvre.

C'est ce regard, minutieux, attentif, qui se perçoit dans ses livres: il y décryptait avec une finesse extraordinaire, les relations entre les individus, les failles intimes, les jeux de séduction, les petites trahisons, aussi, les solitudes, souvent au sein même des familles, son terrain d'exploration favori.

Amos Oz, c'était aussi une main. Une main large et robuste, de travailleur, qu'il avait sculptée en vivant au Kibboutz : le Kibboutz Houlida, au centre d'Israël, où il était entré, seul, à 15 ans. Là-bas, il avait oeuvré pendant de nombreuses années dans les champs de coton. Et puis il s'était mis à lire et à écrire. Cette main, avec laquelle il écrivait, il racontait qu'elle était devenue le centre du monde. Il l'avait compris à la lecture de *Winesburg en Ohio*, de l'Américain Sherwood Anderson: un livre qui racontait la vie d'une petite communauté fictive des Etats-Unis. « Grâce à lui, disait Oz, je compris brusquement que le monde de l'écrit ne tournait pas autour de Milan ou de Londres, mais autour de la main qui écrivait, là où elle était: le centre de l'univers est là où vous vous trouvez ».

C'est cet esprit-là qui l'animait quand il explorait le microcosme qu'était le monde du Kibboutz, et à travers lui, celle des hommes et des femmes d'un même pays. Il n'y a qu'à relire les *Terres du Chacal*, son premier recueil de nouvelles paru en 1966, « *Ailleurs peut-être* », son premier roman publié l'année suivante, *Un juste repos*, ou encore *Entre amis*, pour s'en convaincre.

Si les mains fascinaient tant Oz, c'est qu'elles symbolisaient les liens fragiles entre les hommes. « Pensez à la peinture de Raphaël au plafond de la chapelle Sixtine, avait-il dit un jour. C'est ainsi que je vois mes personnages. Ils tendent la main l'un vers l'autre. Leurs doigts s'effleurent presque, mais ne se rejoignent jamais. ».

Amos Oz, c'était aussi une langue : l'hébreu. Son père avait beau connaître onze idiomes, il avait interdit que son fils en apprenne un autre. Il ne voulait pas que le petit Amos soit tenté de retourner en Europe : le vieux monde où, selon lui, il n'y avait pas d'avenir pour les juifs. L'hébreu, l'écrivain avait appris à le dompter. Notamment grâce à son institutrice Zelda, qui lui avait montré qu'il pouvait aussi être, je cite « une femme facile », c'est-à-dire moins châtiée que celle qu'on parlait à la maison. Moins raffinée que l'hébreu de Samuel Agnon, son modèle en littérature, et l'idole de sa mère. Toute sa vie, Oz s'est efforcé dans son écriture, de suivre l'évolution de l'hébreu tel qu'on le parlait en Israël, au gré des vagues successives d'immigration, et il disait que ça n'avait pas été facile. Il y est pourtant arrivé; il a même inventé un mot, passé dans le langage courant: « rhinocérocer » - lehitkarnaf-, qui désigne la propension des politiques à tromper leur monde.

Enfin, Oz, c'était une voix. Une voix chaude, enveloppante; mais surtout une voix posée, calme. Cette voix, que je qualifierais de voix du compromis, c'est celle que l'on retrouve dans ses prises de position politique. Il n'était pas le pacifiste béat que certains ont voulu voir, mais quelqu'un de beaucoup plus engagé dans la recherche d'une solution pratique au conflit israélo-palestinien. « Les gens qui déclarent: "Mettez-vous tous les deux dans le même lit, commencez à faire l'amour et non la guerre", ces gens-là disent n'importe quoi, disait-il dans sa dernière interview à la télévision israélienne. Après un siècle de violence et de haine, il est impossible de faire lit commun et d'entamer la lune de miel de l'État binational. Nous devons diviser la maison en deux appartements, devenir voisins; et peut-être, un jour, deviendrons-nous des amis. C'est ainsi que les choses se passent entre les humains.

Co-fondateur en 1978 de Shalom Archav, après avoir participé à la guerre des Six Jours et à celle de Kippour, il avait à cœur de prôner le droit des Palestiniens à avoir leur État, la fin de l'occupation israélienne, mais aussi le droit d'Israël à se défendre. On relira Comment guérir un fanatique, paru en 2006 ou bien Chers fanatiques, son dernier livre paru en avril dernier, pour lire comment lui, fils d'un sioniste tendance Jabotinsky avait appris à modérer son point de vue sur les Palestiniens, et d'une façon générale, sur l'ennemi arabe.

Puisqu'on parle de voix, je ne saurais trop recommander la lecture des Voix d'Israël, cette série de reportages qu'il avait réalisés en 1983. Le romancier était allé à la rencontre de toutes sortes de personnes très différentes de lui: des juifs Ultra-orthodoxes, des juifs nationalistes, des habitants d'implantations, des Palestiniens de Ramallah, ou encore des intellectuels arabes de Jérusalem. Il les avait écoutés, avait recueilli leurs témoignages sur ce que signifiait pour les uns et pour les autres le fait de vivre en Israël au lendemain de la guerre au Liban. Force est de constater que ces textes qui parlent du conflit israélo-palestinien comme de l'avenir de l'État d'Israël, sont toujours d'une brûlante actualité. Avec la disparition d'Amos Oz, le monde a rétréci, a estimé David Grossman, autre très grand auteur israélien. Rien n'est plus vrai.